

que prescrit la loi faisant violence aux inclinations de ceux qui n'y sont pas préparés dès l'âge le plus tendre. Autant l'homme s'impatiente sous l'autorité impérieuse de la loi, autant il fuit avec plaisir le doux penchant qu'un art heureux lui a rendu naturel. En ne suivant que ses propres impulsions il remplit toutes les vues du législateur.

En conséquence de ces principes, nous voyons que Lycurgue, Platon, Aristote, et tous les meilleurs écrivains politiques, insistent sur le devoir d'un prince et d'un magistrat de veiller sur l'éducation de la jeunesse, et particulièrement sur celle des personnes qui, par leur naissance, sont destinées au gouvernement et aux grands emplois. Ils prouvent, jusqu'à l'évidence, que les malheurs publics et particuliers ne dérivent le plus souvent que d'une coupable négligence sur cet article.

Les traits que Platon rapporte à l'appui de cette vérité, sont connus de tout le monde, et par-là même les plus propres à servir d'exemples. Cyrus, trop occupé de ses vues d'agrandissement, abandonna aux femmes l'éducation de ses deux fils. La mollesse des Rois de Médie avoit déjà fait écrouler leur trône, et ce fut pourtant sur leurs traces que l'on conduisit les jeunes princes de Perse. Les suites d'une pareille éducation étoient aisées à prévoir. Cambyse, ayant immolé son frère à la soif de régner, s'abandonna à des excès qui préparèrent la ruine de la monarchie persienne — Philippe de Macédoine nous offre un exemple d'un autre genre. Aussi tôt qu'il se vit Pere, il écrit à Aristote une lettre conçue en ces termes: " Je vous fais savoir que les dieux m'ont donné un fils. Ce n'est pas autant sa naissance qui me réjouit, que son bonheur d'être né pendant qu'Aristote se trouve encore parmi les mortels pour le guider dans ses instructions. J'espère, qu'élevé sous vos yeux et par vos soins, il deviendra un jour digne du rang où le ciel l'a fait naître. Voilà un prince qui connoît tout le prix d'une bonne éducation. Le fils eut les mêmes sentimens: un historien nous assure qu'Alexandre aima Aristote comme un second pere: je dois la vie à l'un, dit-il, et la vertu à l'autre.

Mais ce n'est pas assez pour un prince que de procurer, une bonne éducation à ses propres enfans; tous les enfans qui naissent dans les états ont le même droit à ses soins. La négligence de ce devoir sacré devint fatale aux beaux projets et aux loix excellentes de *Numa*, comme l'observe Plutarque; et si Lycurgue n'avoit pas eu l'art de refondre ses loix dans les mœurs des Lacédémoniens par le moyen de l'éducation, le ferment, qu'avant sa mort il leur fit prêter pour l'observation de ses préceptes, n'auroit été qu'un foible garant de leur autorité.

On est bien loin d'ignorer l'importance de l'éducation; disons plutôt que tous les siècles l'ont reconnue: les anciens Payens ne croyoient pas même que leurs dieux avoient pu s'en passer. La fable nous représente Jupiter comme l'éleve des Gracces, et Apollon comme celui de Mercure. L'instruction de la jeunesse étoit aussi regardée comme un soin digne des divinités mêmes: on voit Cérès enseigner l'agriculture au jeune Triptoleme, et Calliope instruire dans l'art de l'harmonie son fils Orphée. Les philosophes et les sçavans de tous les tems ont dévoué une grande partie de leurs soins à l'éducation publique; et combien d'établissmens n'avons-nous pas pour cet objet? Aussi apprend on par-tout les sciences. Il ne reste, pour perfectionner l'ouvrage, qu'une méthode plus suivie pour former les jeunes cœurs à l'amour de la religion, de la vertu et des devoirs de la vie sociale. Voilà de quoi devoient s'occuper les législateurs.